

## Luis Izcovich

### La satisfaction inédite \*

J'ai choisi le titre de ce soir suite à la dernière séance et dans le but de prolonger la discussion autour de la question de ce qui fait satisfaction pour le sujet à la fin de l'analyse et de savoir si cet affect peut être considéré comme affect du réel. J'ai pu lire ensuite les travaux émanant d'un cartel de la passe qui portent sur la même question. C'est très bien, cela prouve que nos intérêts sont convergents.

Il pourrait paraître étrange de tenter de capter le réel de l'expérience analytique par les affects, qui dans leur essence sont considérés comme un déplacement. C'est la thèse de Freud à propos des affects et elle a été longtemps maintenue par Lacan. Avec l'angoisse, la perspective change, cet affect est index du réel et constitue donc une boussole pour l'analyse. Par la suite, l'inventaire des affects du réel s'élargit. Il est certain qu'on peut y ranger la colère, et la mauvaise humeur « touche du réel », dit Lacan dans *Télévision*, à quoi il faudrait ajouter la dépression quand elle est liée à la fin de l'analyse.

Maintenant, si un affect peut être indice du réel, il convient de distinguer s'il correspond ou non au réel de la fin de l'analyse. Ainsi, l'angoisse est affect du réel mais relatif au désir de l'Autre. Que le franchissement de l'angoisse soit requis pour accéder au désir de l'analyste nous indique la difficulté à nous orienter avec l'angoisse pour cerner le réel de la fin. La fin de l'angoisse serait plutôt un indice de la fin de l'analyse. L'angoisse constitue donc une certitude pour le sujet, elle oriente l'analyste mais laisse indécise la certitude de fin. Encore une preuve que le réel de la fin n'est pas juste quelque chose qui se rencontre ou pas, c'est la direction de la cure qui y mène le sujet. Mais cela n'est possible que si un réel a été cerné dès le début de la cure. Certes, le réel de la fin n'est pas celui du début,

\* Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 4 février 2010.

mais il est indéniable qu'une analyse est une expérience qui va d'un réel à un autre. Le réel dans la cure, qui fait partie du titre de ce séminaire, concerne deux aspects à distinguer : d'une part le fait qu'un réel se rencontre à la fin mais aussi qu'un réel peut être modifié, celui du début.

Venons-en à l'affect qui s'oppose à l'angoisse, la dépression. L'angoisse est indice d'un désir, la dépression indice de son absence. La dépression constitue donc un indice de l'imaginaire, soit de l'impuissance du sujet. Elle peut relever du symbolique à l'occasion d'un travail de deuil dont la conclusion se solde par la production d'un signifiant à la place d'un autre, ce qui est le propre du deuil accompli. Mais la dépression peut aussi donner une indication du réel à la fin de l'expérience. Le *manico-dépressivement* que Lacan postule pour la fin de la cure concerne donc la traversée d'une dépression liée à l'inexistence de l'Autre et dont la conclusion implique le deuil de l'objet *a* incarné par l'analyste. La dépression du réel est bien précise, elle ne suit pas la séparation d'avec l'analyste. C'est une dépression sous transfert qui intervient au moment où le moteur qui alimente le transfert, soit le sujet supposé savoir, est arrivé à extinction. On constate alors qu'avec cette dépression de fin, nous sommes dans la zone d'un réel propre à la conclusion de l'expérience. La dépression n'est pas le signe de la fin, elle est index de la traversée, mais elle n'indique pas le solde de l'expérience, à savoir que l'expérience s'est conclue. Et notons que cette conclusion, Lacan a essayé de la conceptualiser et de la cerner par l'affect, pas uniquement par l'affect mais celui-ci est essentiel.

C'est pourquoi aborder la question de la satisfaction à la fin d'une analyse et dans l'expérience de passe devient primordial. Lacan n'a pas attendu son texte de 1976 « Préface à l'édition anglaise... » pour évoquer la satisfaction relative à la fin de l'analyse. Bien au contraire, il s'agit d'une question constante chez Lacan dès le début de son enseignement, ce qui d'ailleurs est cohérent avec la conception de Freud. En effet, si le symptôme est pour Freud satisfaction substitutive, il s'impose de considérer la finalité de la cure sous l'angle de l'obtention d'une satisfaction qui ne soit pas substitutive. Freud donne un terme à ce résultat, celui de libération, qui n'est pas la même chose que l'homme libre de Lacan. D'ailleurs, on perçoit très clairement chez Freud une interrogation consistant à se

demander si à la fin le sujet revient au point où il serait devenu sans la production de la névrose ou si l'analyse conduit à la création originale d'un état qui fait la différence entre quelqu'un d'analysé et quelqu'un qui ne l'est pas. Cela peut se traduire ainsi : une fois levée l'amnésie infantile, le sujet accède à une satisfaction qui n'est plus marquée par le refoulement ; ce serait la levée des entraves, où il accède à une nouvelle forme de satisfaction. Ce serait les cas que Freud désigne comme des analyses définitivement terminées.

De même, quand Freud évoque « la satisfaction des exigences accrues par l'analyse <sup>1</sup> », justifiant ainsi la durée plus prolongée des analyses, nous sommes dans le droit fil de distinguer les satisfactions partielles ou les satisfactions d'avant la fin d'une satisfaction inhérente à la fin. Je crois que c'est la raison de la reprise de Lacan de cette question capitale pour distinguer l'analyse comme thérapeutique de son au-delà, la production d'un désir inédit. Si j'ai choisi comme titre « La satisfaction inédite », c'est parce que je prends position par rapport à la question de Freud. L'analyse thérapeutique serait de déblayer le terrain, son au-delà exige l'inédit. Je me pose donc la question : qu'est-ce qui fait qu'un sujet consent au désir inédit, effet ultime d'une analyse, qui est un désir sans objet et qui vise la différence absolue ? La question se pose en effet de savoir pourquoi l'absence d'objet n'induit pas plutôt un affect de tristesse, voire l'affirmation que tout est vain. C'est étrange que le « pas d'objet » se convertisse en désir. Il me semble donc pouvoir déduire, à partir de l'expérience dans les cartels de la passe, deux positions subjectives qui précèdent le consentement du désir inédit, les deux reposent sur une certitude, et seulement l'une d'entre elles me paraît correspondre à ce que Lacan attendait d'une nomination par le cartel de la passe.

Il s'agit des positions subjectives marquées par un affect. La première trouve sa certitude dans le constat de l'impossible et se traduit par le passage de l'insupportable de l'existence au supportable. Ce n'est pas négligeable, cela donne un support au désir de l'analyste mais précaire. Plutôt que satisfaction, ce qui est perceptible, c'est « tout ça a assez duré ».

1. S. Freud, « Analyse avec fin, analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, p. 239.

Le deuxième cas correspond à l'émergence d'une satisfaction inédite. Certes, elle ne correspond pas à des formulations plus ou moins exaltées de joie et exclut l'enthousiasme commandé, à l'occasion, par l'Autre institutionnel. Il s'agit plutôt d'un dire de satisfaction. Je distingue donc la satisfaction du « ça suffit » de l'émergence d'une nouvelle satisfaction. La satisfaction du « ça suffit » peut intervenir à tout moment de l'analyse. Elle donne lieu à une certitude et même à des demandes de passe. Dès lors, se pose la question de savoir de quoi est faite la certitude de satisfaction qui emporte la certitude du cartel.

Dans les cartels auxquels j'ai participé, je n'ai pas connu un seul passant qui ne se soit pas présenté au dispositif sans la certitude de fin. L'attente de la nomination. Certains ont repris l'analyse avec un autre analyste depuis, et on constate que la passe a servi à se séparer de l'analyste. La certitude d'avoir fini avec un analyste ne coïncide pas avec l'émergence d'une nouvelle satisfaction.

J'en viens maintenant au traitement de la satisfaction par rapport à la conclusion de l'analyse. Lacan y fait référence dans au moins quatre textes : « Fonction et champ de la parole et du langage », « Ou pire », la « Préface à l'édition anglaise... », et on peut ajouter les conférences aux États-Unis. Je commence par ces conférences. Si le terme de satisfaction est absent, la formulation de Lacan « quand l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez » (p. 15) y renvoie. Dans le contexte où la finalité de l'analyse est posée à partir de la façon dont l'analyse peut rendre la vie moins inconfortable que ce à quoi le sujet est contraint par son symptôme, la référence de Lacan concerne l'analyse thérapeutique. La proposition « c'est assez » indique qu'il s'agit d'une satisfaction ; la satisfaction est en effet une limite à la jouissance et elle est aussi la jouissance qui convient. Ce qui peut paraître paradoxal dans cette formulation, c'est le fait que Lacan avait posé que le sujet est toujours heureux. Il est heureux même s'il ne le sait pas. Ceci veut dire que la pulsion se satisfait toujours. Autrement dit, une analyse se justifie quand le sujet ne se satisfait pas des satisfactions de la pulsion. Il devient dès lors logique qu'on évalue la sortie de l'analyse à partir du savoir sur les modalités de satisfaction du sujet.

J'en viens au texte « Fonction et champ de la parole et du langage... », écrit plus de dix ans avant la création de son École. Ce qui

est frappant, c'est que la question de la satisfaction est abordée selon une structure homogène, c'est mon idée, avec ce qu'il va avancer en 1967, dans sa « Proposition sur le psychanalyste de l'École ». La satisfaction est solidaire en effet de la structure de fin mais aussi, et c'est ce qui m'intéresse particulièrement aujourd'hui, elle est solidaire du rapport à une communauté. En effet, premièrement, la fin de l'analyse est abordée, dans ce texte, selon les termes de l'époque comme « réaliser sa solitude », ce qui est une condition à la formule de la « destitution subjective » avancée dans la « Proposition ». « Réaliser sa solitude » implique une radicalisation de la faille du sujet et anticipe la destitution subjective. Mais plus essentiellement, à peine deux ans après le texte « Intervention sur le transfert » où l'analyse est conçue comme une expérience dialectique, Lacan complexifie cette perspective et pose dans « Fonction et champ... » que l'analyse n'est pas une dialectique individuelle. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que dès cette époque Lacan ne considère pas l'expérience analytique comme se limitant à la relation analysant-analyste. Cela renverse déjà la distinction entre le privé et le public, qui est une des réticences fondamentales au dispositif de la passe, à la fois des analysants et des analystes. En effet, une dialectique non individuelle veut dire que l'analyse concerne l'analysant, l'analyste et une communauté. Donc, dès cette époque, l'analyse n'est pas considérée juste comme une expérience à deux.

Cela se traduit par une conception de la terminaison de l'analyse en termes de satisfaction, mais où la satisfaction de l'analysant n'est pas dissociée de celle d'une communauté. Je cite Lacan : « La satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est-à-dire de tous ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine <sup>2</sup>. » La satisfaction du sujet est celle de l'analysant. Et la satisfaction de chacun, qui cela désigne-t-il ? Ce n'est pas forcé que ce soit l'entourage qui à l'occasion pâtit plutôt des nouvelles satisfactions de l'analysant. Lacan le formule en termes freudiens, mais qui vont dans le même sens dès « La direction de la cure » : « Les redistributions de la libido ne vont pas sans coûter à certains objets leur poste. » La fin de l'analyse laisse des traces autour, quelques

2. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 321.

satisfaits, oui, mais pas chacun. Lacan est d'ailleurs précis : la satisfaction concerne ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine.

Or, quelle est l'œuvre humaine à laquelle s'associe le sujet quand la satisfaction l'amène à assumer la place de l'analyste ? C'est la cause analytique et donc la satisfaction d'une communauté concerne la communauté des analystes. Il devient logique de déduire ici déjà une préparation à ce qui sera la thèse de 1967. En effet, la « Proposition de 67... » ne définit pas l'analyste de l'École seulement comme le titre d'une nomination, celle d'AE. Elle envisage l'horizon de l'analyse, l'effet donc, comme un désir inédit, mais non pas comme un pur produit de l'expérience dont il faut déceler la marque. Il n'y a d'analyste de l'École qu'à l'intérieur d'une communauté déterminée. C'est d'ailleurs une des questions qu'évalue le secrétariat de la passe : pourquoi fait-on le choix de cette École pour témoigner ?

Autrement dit, la satisfaction de fin n'est pas dissociée de l'appartenance à une communauté d'École. C'est ce que Lacan dit en 1967, mais c'est évident déjà en 1953, et cela a des conséquences pour la direction de la cure et pour le fonctionnement de l'École. Mais encore, dès 1953, Lacan fait dépendre de l'accès à cette satisfaction la clé de la terminaison de l'analyse, et du lien à la communauté l'essence qui permet de saisir que quelqu'un est capable de se faire l'axe de tant de vies. C'est une théorie de la passe d'avant la passe, d'avant donc sa « Proposition ». Si l'on admet que la thèse constante est celle de la disjonction impossible entre l'analyse et l'École, la question des conséquences pour notre communauté se pose. Si on admet cette conception, certaines conséquences s'en déduisent dans le débat des désignations des passeurs et des nominations d'AME et AE. En ce qui concerne les passeurs et comme contribution aux débats à venir, je pose que la désignation concerne un moment clinique mais qui n'est pas dissocié de l'implication à l'École. J'entends par implication le transfert au groupe. En ce qui concerne la nomination des AME, il y a la preuve de l'expérience à partir des critères convergents.

Dans la dernière commission de la garantie, par rapport à ces critères, nous avons tenu compte de l'expérience clinique attestée par l'analyste et par le contrôleur ainsi que des travaux rendant compte de l'implication dans l'École. Le lien à la communauté devient un

élément essentiel pour la nomination d'ÂME du fait de notre structure d'École. Quelqu'un qui est nommé ÂME peut désigner des passeurs et peut aussi postuler pour devenir membre d'un cartel de la passe.

Dernière remarque sur ce point concernant l'actualité, à savoir le choix de notre École par rapport aux autres institutions lacaniennes. Notre choix est cohérent avec une dialectique de l'expérience qui ne se limite pas au lien analysant-analyste tel que Lacan l'a promu dès 1953 et maintenu plus tard. Elle correspond au nouage passe-École alors que d'autres préconisent une passe possible dissociée de l'École.

Je reprends la question de la satisfaction à partir du texte « ...Ou pire », où elle est liée à la fin de l'analyse dans son articulation à l'acte et dans une perspective éthique. Donc, ce n'est pas juste le « heureux de vivre », comme dans les conférences américaines, mais un bien-dire qui satis-fasse. Donc se précise ce sur quoi doit porter la satisfaction, à savoir un acte qui satisfasse et qui relève d'un dire. Est aussi à noter dans ce texte l'opposition entre impuissance et impossible, l'impuissance étant celle du fantasme, l'impossible étant relatif au réel. Ce qui soulève une autre question : on relativise la formule de traversée du fantasme comme critère de passe. Que ce soit difficile de cerner cette traversée dans la clinique de la passe n'empêche que la logique est incontournable et maintenue par Lacan. Elle concerne le fait que le fantasme est couverture du réel et que le réel de la fin implique un changement par rapport à l'usage du fantasme comme boussole pour un sujet.

Je précise donc l'importance du « Compte rendu d'"...Ou pire" ». La séquence de ce texte concernant la fin de l'analyse correspond, me semble-t-il, à la séquence que Lacan construit dans son texte « L'étourdit ». Dans « L'étourdit », en effet, il dégage d'abord les trois impossibles nécessaires à la conclusion de l'analyse, sens, signification et sexe, puis il ajoute un pas, fondamental, « de tout cela il saura se faire une conduite ». Si on réunit les propositions de ces deux textes, cela donne un bien-dire jusqu'à l'impossible et comme effet une satisfaction inédite quant à une nouvelle position dans l'existence. Quant à la « Préface de l'édition anglaise... », la nouveauté – car il y a une nouveauté en ce qui concerne la satisfaction – n'est pas celle de la corrélation entre satisfaction et fin d'analyse déjà

avancée. Elle concerne l'objet de cette satisfaction, et Lacan se sert de ce qu'il avait avancé auparavant concernant la distinction entre vérité et réel, à savoir que le réel fait objection à la vérité toute. Cela donne la formulation : « Le mirage de la vérité n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse. »

Qu'est-ce que j'extrais finalement de tout ce parcours et par rapport à mon expérience dans les cartels de la passe ? Qu'il est nécessaire, pour qu'il y ait nomination d'AE, que le cartel puisse attester que la satisfaction de fin correspond à la satisfaction d'un réel nouveau, inédit donc et qui se traduit pour le passant en une nouvelle façon de vivre sa vie.

Cela revient à poser qu'il existe une satisfaction du cartel. Ce n'est pas le plaisir de travailler ensemble, ni le constat des vertus thérapeutiques de l'analyse, mais il s'agit d'attester chez le passant que le choix d'occuper la place de l'analyste, ou de l'occuper autrement, correspond à un changement de discours vérifiable dans les actes de la vie. Dans les cartels auxquels j'ai participé, cela s'est produit une fois. Avons-nous cherché l'exceptionnel ? Je ne le crois pas. C'était même, comme je l'ai dit à Toulouse, d'une remarquable simplicité. Je dis remarquable parce qu'on se demande pourquoi on ne peut pas arriver à trouver cette solution en moins de temps. En même temps, on s'aperçoit qu'il a fallu ce temps, qu'il a fallu une grande persévérance pour trouver une solution inédite qui transforme la vie du sujet.

On pourra déduire que la satisfaction du cartel a été relative à l'attestation d'une nouvelle conduite que le passant a su se faire, ce qui veut dire qu'il a montré non seulement son changement mais aussi comment l'usage du transfert a été un ressort indispensable.

Pour conclure, je noterai que j'ai laissé de côté tout ce qui a pu se dire sur la déception des cartels, sur le fait que ces derniers se seraient occupés des diagnostics, et de façon erronée, de telle ou telle façon, sur le fait qu'il faut laisser passer. Je dirai ceci : en absence d'une évaluation sérieuse, tous ces propos relèvent d'une élucubration relative au discours du maître. Sidi Askofaré l'a très bien dit à Toulouse : la passe fédère ou divise. Un seul dispositif permet de parer aux effets de division, c'est le débat entre analystes.